

L'ARCHE *Editeur*

Anna LANGHOFF

Rapport-Antigone

Traduit par
Laurent MÜHLEISEN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche Editeur
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Anna Langhoff

Rapport-Antigone

ANTIGONE

ISMÈNE

CRÉON

HÉMON

EURYDICE

CHOEUR DES SANS-ABRIS

SIX MERCENAIRES

RAPPORT-ANTIGONE se joue 1.) hors du temps, 2.) l'espace est le plateau, 3.) l'action, la parole, donc 4.) pas de masques. 5.) Mémoire.

Traduit de l'allemand par Laurent Muhleisen

I

Le rideau se lève, ou la lumière s'allume, accompagnée d'un bruit de moteurs, ceux de bombardiers tournoyant dans le ciel : A l'arrière, le palais et son jardin ravagé, entourés d'une double clôture de grillage et de fil de fer barbelé ; six mercenaires patrouillent et montent la garde devant un grand portail / une frontière avec une barrière et une clôture ; à l'avant, les ruines de la guerre, des cadavres ou des morceaux de cadavres. Les uniformes des soldats sont dépareillés, leurs vestes, casquettes, pantalons et bottes semblent avoir été trouvés ça et là, volés à l'ennemi (mort), pris dans les surplus de quelque armée, et leur donnent des allures de bandits. Les membres du CHOEUR DES SANS-ABRIS (hommes et femmes, enfants, vieillards et estropiés) campent/vivent - couchés, assis, accroupis - dans des tentes improvisées, des trous, des abris de fortune entre les décombres. Les morts sont dégagés, enterrés. Hurlement de sirènes : soudain, le silence.

Premier mercenaire :

Sous le toit de feuilles de la vigne grimpante, sous une lampe, plus précisément une ampoule nue dans le vent du soir, j'appuie la plante de mes pieds sur la pierre encore chaude de soleil. Depuis la terrasse, je regarde fixement la nuit... Sur le fil, entre ciel et sommeil... Plus tard, je serai couché sous un drap, j'écouterai le néant lourd comme du plomb, les chiens, les pas dans les ruelles, de la musique étrangère venue de maisons isolées. Je serai un magnétophone allumé, j'enregistrerai tout sans savoir pour qui. J'ai appris à garder en mémoire ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu. J'ai appris à le restituer, si nécessaire, à l'enjoliver en fonction des attentes, à surfaire, à trouver le soupçon principal, à l'inventer, à le nommer. J'ai appris à faire des

rapports à mon supérieur, avec ponctualité, à n'importe lequel, n'importe quand.

J'ai appris à être l'arme dans la main, dans la main de mon artilleur, dans ma main. J'ai appris à être manoeuvre et contrat, l'entrepreneur et son outil.

J'étais masque sur ma vérité et vérité sur mon masque. J'ai perdu la notion du temps, j'ai perdu mon corps. Mes membres pendaient à moi comme des animaux, comme des rats affamés ils me dévoraient, me suçaient le sang. J'ai appris à attendre. J'ai attendu. Elle n'est pas venue.

Je suis assis, contemple les grappes lourdes et noires, éteins la lumière, cherche les étoiles au-dessus de la vigne. Quelqu'un rit. Une ride creuse mon front, encore et encore, les tempes. D'un geste gauche je la chasse. Elle s'envole sans bruit, impossible de prévoir sa venue. Je ferme les paupières.

Sur le fil, entre écoeurement et nuit. Dans la proximité des dieux. Une main enserre mon cou, des lèvres touchent la nuque. Quelque chose m'étrangle voluptueusement. Incertitude. Réalité. Imagination. Qui est là ? Je rêve.

Attention dans le noir. Attention. J'ai appris à couvrir... Je suivais sa trace.

Régulièrement, je crois percevoir, l'espace de quelques secondes, des ombres. Quelque chose sort de la nuit, apparaît et disparaît, comme des allumettes craquées à la suite l'une de l'autre projetant une lumière vacillante et sans but, là-bas, avant de s'éteindre. La mer bruit doucement. Chercher la terre des Grecs avec les peurs, comme réfugié, comme quelqu'un qui n'existe pas. Une fois, deux fois je crois deviner des contours. Puis soudain je le vois devant moi, le frère, l'autre, qui ne peut pas vivre quand je vis, qui ne dort pas quand je dors, qui ne doit pas veiller quand je veille, qui n'est pas, parce que je suis.

Il est là. Je le vois, l'ange mongolien en fauteuil roulant. Je vois son visage, lui qui ne voit pas quand je vois. Il n'est pas seul. A. le pousse lentement sur la route vers le milieu d'un croisement qui grandit. Un lambeau de métropole occupe la nature. A. pousse le fauteuil roulant. Ses mains sont posées de chaque côté de l'autre, les doigts fins enserrent les poignées recourbées dans son cou comme deux rames immobiles. Elle est belle. Elle s'approche de

moi, et l'ange sourit au moment de charger. Son visage sans questions montre de la pitié pour mon désir ardent d'être compris, il est semblable à la patience impassible qu'exprimait le visage muet de cette Madone dans une église où, il y a des années, j'ai essayé de prier. Son regard vague posé sur moi est d'une insignifiante amabilité, les surfaces lisses de son corps de verre sans fonction sont pareilles à des reflets de masques immobiles sur des étangs sales, inertes. Bien que je sache que l'ange est aveugle, je comprends qu'il me voit, je le sens me reconnaître et je tente en vain de soutenir du regard cette absence de regard. Mais aucun mouvement ne s'ensuit. Seul l'intérieur trouble et vacillant des yeux défunts couleur de boue me donne le signe. Et je ne parviens pas à l'interpréter.

Choeur des sans-abris : *(le choeur peut parler de façon alternée, d'une même voix ou pêle-mêle)*

Sur la face d'un sphinx, l'écran vidéo,
 les morts en gros plan, inertes,
 sur leurs lèvres des cloques, des mouches, de la terre,
 comme le sourire rentré des vaincus
 et des vainqueurs. Vomie dans une convulsion,
 sanguinolente, la honte de la bête : taches de vin
 sous les pièces sur les drapeaux dans la zone
 de l'heure zéro. Aux vainqueurs les partis
 sans partis ; un fantôme messenger de paix
 crache son Europe avec dégoût .
 Debout, frères contre frères, massacrez-vous,
 et dans le borborygme des paysages sombres
 les pays que vous croyez conquérir.
 Fusillez-vous un par un, bouche contre bouche,
 les canons sont pointés, à chaque éclat de lumière,
 sur un espoir derrière des tempes bouillantes

dans le corps d'un ennemi repérable.
 Leçon pour la gloire des philosophes,
 dont tu n'as que faire, Polynice, ou
 Étéocle, qui croit encore au modèle
 de ta tragédie, la défense de la ville ?

Créon entre. Agitation parmi les sans-abris, accrochages, le choeur se lève.

Créon :

(traverse lentement le jardin jusqu'au portail, à ses mercenaires)

Parmi la meute je vous ai choisi pour consolider la victoire qui m'a échu
 après la bataille.

Choeur des sans-abris :

Salut, Créon. Salut au premier jour de paix,
 à la rosée couleur de sang, aux prairies fumantes.

Créon :

Les enfants - frères de leur père aussi - les enfants d'Oedipe sont morts, rien
 de ce qu'ils furent ne vaut plus, et je deviens le maître.

Choeur des sans-abris :

Vivre à nos côtés en tyran et sauveur
 au milieu des ruines... Seigneur ! Déjà on te

recherche en pays étranger, et ton triomphe
 n'est que la défaite des autres, tu inspires
 le mépris pour cette boucherie perpétrée
 avec l'appui des grandes puissances, tu as,
 au plus fort des combats été lâche
 comme personne, dit-on. Oeuvre
 pour la paix, livre-toi ;
 Affamés, nous te serons d'un soutien
 plus médiocre que le ventre plein.
 Songe aux conséquences de ta politique,
 on tire sur les avions, les routes sont bloquées,
 si bien que nous aussi , si tant est que nous le soutenions,
 nous crèverons pour le roi. Salut, Créon.

Créon :

(près du portail, très calme et décontracté, aux mercenaires)

Quelque chose parle, là, sous la pointe de ma botte... ça n'a pourtant pas de
 bouche. Écoutez ce que je dis.

Choeur des sans-abris :

Salut Créon. Salut aux cadavres ; qui
 conquiert qui et quelle mort progresse
 telle une gangrène, si tu méprises la loi,
 les fondements de ta dynastie,
 cette charpente de corps à demi décomposés,
 que tu ne connais pas, Thèbes la mal-aimée ?

Créon : *(aux mercenaires)*

Étéocle, qui a servi notre pays, aura sa tombe. Qu'il ait contenté mon peuple lui fait mériter notre estime. Son meurtrier en revanche, Polynice, venu ravir le trône de son frère - auquel j'accède - doit pourrir sur place. Ne dois pas être, comme les immondices devant les murs de ma ville ! Et mon nom doit effacer le sien.

Choeur des sans-abris :

Libère de cette rivalité le frère,
les assassins et les victimes, livrés
ensemble aux vers dans la même terre,
de l'inimitié deux, qui se sont battus. Et épargne
aux victimes de leur cause ta vérité.

Créon : *(au choeur des sans-abris)*

Silence. Taisez-vous ! Débarrassez le plancher, c'est la ville qu'il faut reconstruire, non les murs des cimetières. Vous tous avez besoin de logements ; et je suis votre promoteur.

Choeur des sans-abris :

Tu as juré en son nom, ce matin,
de diriger le pays, prenant son courage en exemple,
et donc, tu dois l'honorer, mais qui
peut-il être, mort, sans le mort
auquel tu refuses une sépulture, une demeure.

Créon :

Que le premier nom contienne le second. Étéocle n'a nul besoin d'escorte.
C'est sans dot que je marie mon héros à la noire fiancée qu'il a su satisfaire.
(Aux mercenaires) Comment je règle son cas, qu'aucun acte, aucun
protocole n'en rende compte. Peut-être veut-il encore m'inculquer des lois...
(rit)... puiser dans l'héritage de son père pour m'instruire. A quoi bon se
quereller encore ? La main gauche, à laquelle il pendait, bouge-t-elle encore
? *(levant les yeux au ciel)* Manies-tu ton épée, Étéocle ? Réponds. *(rit)* Plus
maintenant. *(au chœur et aux mercenaires)* Ma parole tient parole. Et
quiconque osera en douter face à ce cadavre, paiera le prix de la rébellion,
de l'insubordination. Car il s'agit de tailler le calme dans ce pays.

Chœur des sans-abris :

Dont ils se nourriront.

Créon :

Qui ?

Chœur des sans-abris :

Les arbres sans noms, Créon, les âmes,
les laissées-pour-compte du silence prescrit,
les unes comme les autres et jusqu'aux dernières,
ces étrangères que le carnage a rendu proches parentes.
Elles te guetteront, nourriront des épidémies,
redonneront naissance, dans le berceau vide, à la chute
de la ville, traceront d'heure en heure autour de toi
leurs cercles pareils à des chaînes. Et Polynice

conduira cette armée...

Créon :

Et moi je veux qu'il n'ait pas existé, celui qui maintenant n'est pas, et dont tu parles pourtant !

Choeur des sans-abris :

Les murs s'écrouleront sur nous
et dans le béton, les grimaces s'élèveront
de leur silence sous les enduits, un visage
de Polynice, vision effrayante, tombera, énorme,
incandescent, du ciel...

Créon :

Rien de tout cela ! Je dois entendre rire des fantômes, des esprits ?

Choeur des sans-abris :

...et la misère nue, devant toi, derrière toi, tangible,
conservée dans le désastre de trous noirs,
t'atteindra, si tu l'oublies.

Créon :

Laissez-moi tranquille avec vos prophéties, vos oracles et vos paroles divines. Suffit ! Cela n'a jamais fait que briser toute alliance. Nous n'égalons jamais la tyrannie des Dieux. J'ai sacrifié deux fils à leur bon vouloir. Le premier - contre mon gré - pour l'avenir, sans aucun salut en

retour, aucune prière. J'ai vu deux fils étendus devant moi, tous deux bravant le malheur, qui finit toujours par revenir, renouvelé par les morts, immortel de toute façon, quelles que soient nos offrandes. Non, mes enfants ne sont pas revenus, tous deux ont péri hier. Ce qui mort est mort ! Je ne peux ni ne veux plus penser autrement, et n'avoir de compte à rendre qu'à l'Etat - et à moi-même.

Créon et les mercenaires sortent. Le corps de Polynice est dégagé des gravats et exposé par le chœur des sans-abris.

Chœur des sans-abris :

Qui es-tu, général, à présent, sinon ton nom
dans un corps que jadis, armé jusqu'aux dents, tu as
dévêtu de son être et jeté dans l'action
pour ou contre ta patrie. Qui
réensevelira ta chair dans un paysage, l'extraira
de la légende pour la livrer au champ des morts ? Vas-tu,
contre tout espoir de la cendre ou de la nostalgie,
pourrir jusqu'à la fin des temps :

pour un siècle, payer mille ans durant :

Ce qui dure est l'ancienne horreur, la faute et la dette.

Le courant dort dans les fils de fer, et au petit matin

quelqu'un pend aux barbelés ; son ombre nue

s'en va chantant vers le poteau d'exécution, sa voix -

(la voix d'Antigone sort du chœur)

TOUJOURS J'ENTENDRAI CETTE VOIX -

(tous à nouveau) ressemble aux pas contournant les bûchers,

à une croyance qui s'évanouit, à un doute...

Entends-tu ? En quoi cela te concerne-t-il, Polynice ?

Entends-tu les mots pousser dans les champs ?

Le pain, du pain pour chacun, le repas du bourreau,
 et le vin, tiré de corps éventrés.
 Dans le mollet du cobaye, Zeus coud
 son enfant la terreur : BELLES SONT CES POIRES LÀ :
 Et des Grecs triomphent, envahisseurs de la Pologne
 dans leur armure ou leurs rêves étrangers :
 Peuple sans espace, terre de villages brûlés :
 Léthé est un fleuve dans les caves de Varsovie.
 Et ta soeur porte jusqu'au terme son enfant mort
 dans la pluie sous le champignon atomique,
 encerclée par les contours des grands-brûlés.
 Qui se soucie que tu gises contre Thèbes ?
 Belle est la fleur du poirier en hiver.

Entre ISMÈNE. ANTIGONE sort du coeur.

Antigone :

Te voilà, toi.

Ismène :

M'avais-tu perdue ?

Antigone :

Bonne question.

Ismène :

Dont tu connais la réponse.

Antigone :

Oui. Une soeur doit savoir sa soeur.

Ismène :

Laisse cela ; je sais ce qui va arriver et je pressens...

Antigone :

Qu'as-tu besoin de pressentiment ? Tout est consommé.

Ismène : (irritée)

Mais ce qui va se passer maintenant, tu le sais, j'en suis sûre, mieux que personne et depuis longtemps.

Antigone :

Pourquoi notre mère de mon père t'a-t-elle mise au monde à part moi !?

Ismène :

Qu'en sais-je !

Antigone :

Pas même ton ombre ici ne ressemble à la mienne. Tu appartiens au monde qui me répugne. Tu souris alors que Thèbes décline, et tu te pares de bijoux. Là ! Cela brille ! A combien de cadavres les a-t-on arrachés ? Comme des

dents en or. Mais tu vas et tu te tiens là comme si le soleil était lumière, comme si Dieu exerçait. Est-ce que ce ne sont pas mes os, et les tiens aussi, qu'on a subitement décrétés ordures ? Nous sommes les ossements non-inhumés, sans sépulture, et sans patrie au regard du nouveau droit. *(Pause)* Je parle de Polynice. N'as-tu donc aucun mot pour ton frère aujourd'hui ?

Ismène :

Que veux-tu entendre, ou voir chez moi ? Je ne te dois aucun témoignage.

Antigone :

Non !?

Ismène :

Lequel ?

Antigone : *(avec douceur)*

Si j'en appelle à ton soutien, ma soeur, ce n'est pas pour moi...

Ismène :

Certes ! *(Pause)* Je sais deux frères morts, toi et moi sans défense. Je ne pose pas de question et je reste à la maison et je me tais. Que veux-tu que je dise.

Antigone :

Tu as raison. Sois muette ! Sois aveugle, sois sourde, l'enfant gâtée de ta peur, l'estropiée sur les béquilles de ta prudence. Crains hier, moques-toi de demain. Tu es la fille de nos parents autant que moi, mais en quoi le déclin de la ville devrait-il te préoccuper...

Ismène :

Regarde donc autour de toi ! Les cadavres des vaincus fertilisent comme du fumier les jardins de notre enfance, les corps bourgeonneront bientôt ! Et brûlée, vendue, confisquée, notre maison. De quel dommage veux-tu encore me prévenir ?

Antigone :

De celui de te fuir toi-même. Viens avec moi.

Ismène :

Où ? Suivre la mère, la menteuse, qui aurait dû reconnaître son fils à ses pieds déformés ? Avait-elle prié pour nous la nuit de ses noces ? As-tu été récompensée pour avoir suivi, en dernier lieu, ton père ?

Non ! Les deux frères, ont-ils pensé à nous ? Qui sommes-nous ? Personne ! Seul l'usage veut qu'à présent nous les honorions, toi et moi, et restions fidèle au rang déchu de l'un d'entre eux en dépit du danger. Laisse moi rire ! Nous sommes privées de droits, aucun devoir ne nous appelle. Veux-tu mourir pour des morts ? Viens à la maison. Il y a du vent dehors.

Antigone :

Tu as dit à la maison ? Oui, c'est bien possible... Je sais ce que vous - Créon et toi - pensez tous deux de moi. Derrière mon dos vous m'appelez "La pauvre" et vous me plaignez. Je pense souvent à autrefois... - et vous, vous riez. Mais en-dehors du souvenir, qu'est-ce qui fait de nous des êtres humains ? Ma maison est un autre endroit quelque part dans le passé. Et fussiez-vous cent fois survivre à votre origine, je ne m'en sentirais pas plus en sécurité et m'en tiendrais à mon nom, par lequel je me connais. Nous sommes donc différentes, pourtant le même sein nous a donné la vie, même si parfois nous aimerions que la vérité fût autre. Les morts ont du travail pour nous deux. Et personne dans ce pays, à part toi et moi, ne l'accomplira contre la volonté de Créon.

Ismène :

S'il en est ainsi, pauvres de nous, car qui cherchera à l'enterrer verra les chiens de Créon lui sauter à la gorge.

Antigone :

Nous n'en avons que faire.

Ismène :

Sépare-toi de ton frère, qui t'a quittée depuis longtemps. Il me semble que ta bouche crache le sang comme une plaie. Moi je veux les refermer, et non y boire.

Antigone :

Comme à ce mort sa plainte, je ne te refuserai pas mon obéissance.

Créon :

Est-ce ta fierté stupide qui t'empêche de comprendre les paroles amicales que j'ai pour toi ?

Antigone :

J'ai parfaitement perçu la menace dans ta voix, et je sais comment l'interpréter.

Créon :

Tu fais de la poussière. D'où souffle ton vent ?

Antigone :

Sur mon frère enfin il répand de la terre.

Créon :

Sais-tu que c'est interdit ?

Antigone :

Je connais le diktat prononcé par ta bouche.

Créon :

Et connais-tu la punition ?

Antigone :

Je la connais.

Sur un signe de Créon, les mercenaires traînent Antigone devant lui.

Créon :

Il suffirait que tu mentes et je te croirais.

Antigone :

Tu me laisserais partir, alors ?

Créon :

Par précaution, oui, par complaisance - et j'aurais été bon avec toi.

Antigone :

Je dois terminer ce que j'ai commencé ici.

Créon :

Es-tu donc fatiguée de vivre, pour t'opposer à moi qui t'ai offert l'asile dans ma maison ?

Antigone :

Parfois, il est bon de demeurer en nul autre endroit que sur une tombe.

Créon :

Ton ingratitude méprise-t-elle à ce point les lois de l'hospitalité, dont tu as joui pendant des années, que je t'ai proposées.

Antigone :

Ma douleur m'a contrainte à sortir.

Créon :

Va retrouver Étéocle et pleure là-bas.

Antigone :

D'où souffle le vent ? As-tu demandé ? Il est tombé. L'air est noir de mouches et il pourrit.

Créon :

Ose encore remuer les lèvres, toi qui porte la lèpre de tes origines.

Antigone :

Avec dignité !

Créon :

Fille de ton père ! Sois remerciée de te démasquer de la sorte. Ce que je te dois, je le paierai rubis sur l'ongle, dans ma monnaie.

Antigone :

Que tu possèdes en abondance.

Créon :

Et que je compte bien dépenser. Emmenez-la. Déshabillez-la...

Antigone et le choeur des sans-abris :

Non !

Créon :

Livrez-la aux soldats. Tu vivras désormais comme putain, engrossée par les ennemis de ton frère, dans les caves de la maison de ton père. Allez !

Choeur des sans-abris :

Gloire au roi Créon ! Gloire aux vivants.

Cinq mercenaires sortent avec Antigone. Créon sort. Le deuxième mercenaire reste.

Deuxième mercenaire :

Il y a quelque chose dehors. Entre les oliviers, dans l'ombre des colonnes de pierre, à l'air libre. Passe et n'entre pas. Se terre dans les gouffres en forme d'entonnoir de volcans éteints. Poussière. Pressentiment périmé. Le dernier matin avant demain. Sans doute pas.

Son visage était brillant de sueur. Dormait-elle ? Le silence scellait ses lèvres exsangues. Le silence du cauchemar. L'extrémité de ses doigts tremblait. Par l'unique fenêtre je voyais le ciel... teintes pastel... appuyé sur les béquilles de bâtiments détruits, les colonnes. Froid. J'ai pris la fuite.

Quand ? Sans réfléchir. Pour quelle destination ? Si je suis mort autrefois... Chercher le pays des Grecs sans consigne. Pourquoi ? Je me suis sauvé. De quoi ? Hollahie, Hollaho. Et maintenant, je rappelle le rituel, les déroulements de la démence, je me vois, à genoux, les jambes nues, coller mon oreille aux pierres, à des morceaux de rochers, ramené hier des catacombes. Des voix dans la roche... Une douleur dans le tympan.

Elle dormait sans crainte. Elle a appelé mon nom. Balbutiements dans le noir. Qu'est-ce qui était encore réel ? Le corps nu sous la lumière du néon.

Des coups sur le visage renfermé. Des ordres. Se lever. S'asseoir. La table.

Allez, ne vous retournez pas. La lampe aveuglante. Se lever. S'asseoir.

Donner des réponses, un os aux chiens... Je vois mon visage par-dessus le leur sur la table, comme un petit bol en plâtre, un moulage figé couvert de trous affamés, bouche, oeil, oeil. Je contemple le masque de la proximité, la peau perdue, inutile, la cuirasse triste. Se lever, continuer, s'échapper. Pas encore. Bientôt. Quand deux mains saisiront le masque et le poseront, sentiront, comme une chrysalide, la fine couche sous la surface intérieure de la main, pareille à du papier de verre. Mon masque est beau. La pierre était-elle chaude ou froide ? Je respirai avec elle. En vain. Aucun tressaillement,

elle ne souleva pas les paupières. Le meurtre aurait été une solution, sans savoir si elle se serait encore une fois réveillée - avant la fin. Avec le couteau, une aiguille, j'aurais voulu graver des pensées dans le pli de son bras. Elle dormait. Des marques rouges au cou, des bleus aux tempes et au menton. Les signes de la torture. Les signes de l'amour fait objet. Pluie sur le toit. Cendre. Embrasser les rochers, attendre les jurons, écouter les hurlements cachés des loups. Des mouches mortes collaient dans l'ombre, miettes de tabac. Je fixai des yeux ses seins, le doux soulèvement de sa respiration. Le soupçon d'être observé m'inquiétait. Je me retournai et vis, par la porte ouverte, une silhouette dans le couloir. Elle me salua. Je m'effrayai. Toute ma patience disparut. Je regardai à nouveau A., où donc avait-elle rampé hors de sa peau ? Je m'effrayai. Plus tard je la revis. Elle était assise sur le palis. Ses cheveux poussaient dans la terre. Je fis bouger mes jambes, vite, toujours plus vite, je courus, mais la distance qui me séparait d'elle ne diminua pas. Elle se leva, elle avança pas à pas, sa chevelure traçait un sillon, elle atteignit le but et se coucha dans l'appareil, sous le couperet. Maintenant, j'étais à côté d'elle.

Je voulus m'imprégner du code-barre, du dessin bleu sur son front, le noter sur un morceau de papier, le conserver, dans l'ourlet de ma veste peut-être. L'appareil guillotine A. Soucieux d'éviter tout incident, je me penchai sur le filet de sang, me retournai lentement. Il n'y avait personne.

Lambeaux de rêve. Retire ton masque. Lis le texte écrit dans la chair. Retourne à ses côtés, seul sous la tente, taches rougeâtres, à peine perceptibles par terre entre deux pieds nus, moucheture de vide. Nulle porte, elle et moi, une ombre dans le demi-jour. Le trou qui éclate sur le papier peint une tache blafarde qui dévore la lumière.

Elle ne reviendra pas, pas à Thèbes. Les tragédies sont mortelles. Mon effroi m'ennuie. Grattement et raclement. Dehors il y a quelque chose, encore. Une mer rampe sur le paysage. Dehors. Je le sens.

Entre HÉMON.

Hémon : *(surgit, hors d'haleine, sur la scène)*

As-tu oublié combien je t'aime ? Que veux-tu ? Pourquoi cherches-tu ta perte ? Est-il vrai que tu t'éloignes de moi et que tu luttas contre mon père ? Ne peux-tu pas attendre que je sois roi ? Alors seulement tu pourras relever la tête.

Deux mercenaires portent Antigone, à demi-inconsciente, sur la scène, la jettent au sol et repartent aussitôt. Hémon tue le second mercenaire.

Antigone s'assoit, se balance d'avant en arrière et se parle à soi-même sur le ton de la consolation.

Antigone et le chœur des sans-abris :

Je meurs tôt, avant que les autres se lèvent ; quand la rosée humectera les prés, je serai où tout est. Que le charnier de mes ancêtres m'avale et avant que la soeur ne verse à boire à mon oncle, je veux être au fond du puits, noyée dans mon propre sang, poison pour chaque gorgée. Il doivent tous, TOUS vivre éternellement. Ma robe nuptiale doit pourrir comme des feuilles mouillées. Et rien ne doit rester. Rien. Ceux que j'ai aimés, je veux les maudire s'ils pensent à moi. Oubliez-moi. Tous. Effacez-moi. Un jour, quand la lune et le soleil se partageront le ciel, au matin, je m'en retournerai. Un cheval seul, je le sais, se tue à tirer la charrue. La vie va à la mort ; loin du sommeil elle doit à la fin porter de la nature dans sa cage thoracique, les brouillards humides, la rumeur du silence, et tomber sans s'ouvrir ; alors, en vol piqué déjà, je vous reverrai enfin.

Deuxième mercenaire : (*mourant*)

Dehors ? Derrière les fenêtres aveugles du palais la marée monte. Enfermés dans l'espace séparant le double vitrage, le doigts des enfants martèlent le verre. Ils pressent leurs petits visages, de l'intérieur, contre les vitres. L'eau monte, et un nouveau sphinx vomit du noir. Mais Oedipe est mort. Mort. FILS DE LAÏOS, PAUVRE ÉTRANGER EN GRÈCE ! LA VIE EST LA MORT, ET LA MORT EST AUSSI UNE VIE.* (*il s'écroule, mort*)

* Hölderlin

Hémon : (à Antigone)

Qu'as-tu ?!

Antigone :

Rien !

Hémon :

Qui t'a fait cela ?

Antigone :

Moi-même j'ai trébuché sur moi, mon cher Hémon.

Hémon :

Viens à la maison, viens avec moi. Tu as besoin d'aide.

Antigone :

Va retrouver Ismène, qui peut te consoler. De même qu'elle a perdu l'élu de son cœur, ton frère, tu vas devoir bientôt me perdre, Hémon. Je ne peux pas marcher. Mes yeux me brûlent. Veux-tu me porter ?

Hémon :

Te prendre dans mes bras, t'arracher à toi-même ! Dis-moi, m'aimes-tu ?

Antigone :

Peut-être. Mais quand les dieux ne protègent rien, et que toute douleur s'envole comme de la poussière, alors l'amour au moins doit garder la souffrance et la mener à son terme. Si l'instant passé dans tes bras devait me libérer de mon deuil, jamais je ne pourrais te le pardonner, je te mépriserais.

Hémon :

Pourquoi te drapes-tu dans un malheur étranger ?

Antigone :

Je ne peux pas, comme vous, me soumettre à l'injustice. N'es-tu réveillé par aucun pleur quand le jour paraît ?

Hémon :

Pas encore. Mais bientôt nos enfants salueront de leurs voix chaque jour nouveau.

Antigone :

L'armée entière m'est passée sur le corps. Veux-tu que Créon procréé tes enfants avec ses troupes ? D'ici au couronnement, je serai couchée dans un sarcophage et mourrai lentement aux pieds de tes serviteurs, pendant que vous...

Hémon :

Il n'a pas le droit de prendre au fils sa bien-aimée.

Antigone :

Ce n'est pas la loi, c'est ton père qui a décidé. Il se moque des coutumes, il dispose. Un cabinet d'assassins, à son image, constitue son Etat.

Hémon :

Pas sans moi. Il faudra tolérer la protestation, quand de ma bouche elle réclamera le retour à l'ordre. Je suis son fils j'hériterai un jour de la couronne.

Antigone :

Pour cette raison, tu n'interviendras pas en ma faveur.

Le troisième mercenaire entre.

Troisième mercenaire :

Le sentiment de lui appartenir me déchirait la poitrine. J'étais son persécuteur, mais j'étais son frère, mais j'étais son mari. Mieux vaut être un ennemi que personne, me suis-je dit.

Demain, les gardes me réveillent avec ponctualité, arrachent la ouate de mes yeux, m'enfoncent dans l'emballage. Je sens la chair, crains l'étouffement pendant que ma peau, de moi suffisamment connue, se noue autour de mon cou. Ils me poussent devant eux hors de la cellule, à travers les couloirs sans fins. Puis je suis seul, à l'écoute dans le noir soudain de pas qui s'enfuient. Je suis entouré de barbelés, ça je m'en rend compte. J'ai froid, j'entends un bruit léger, désagréable, lancinant... Des projecteurs sont braqués sur moi, entre les deux yeux avec quelle précision. A., elle m'appartient, son cri, le mince filet de salive, son cri.

Demain je vois dans les abris de fortune, à gauche et à droite de moi, deux enfants accroupis au sol. Je les connaîtrai, demain, j'ai déjà vu leur visage. Je les ai déjà vu quotidiennement, et derrière le mur de lumière, les mines, un ricanement s'élève à nouveau. Où est la fille ? Me dis-je. Je sais qu'il existe une fille. On perçoit le chuchotement de choeurs parlés, un bruit léger, terriblement léger. Une voix tranquille s'élève au-dessus des autres, elle en sait plus, elle donne le ton, je commence à comprendre, lentement, toujours plus distinctement, le texte. Je connais mes employeurs. Les délibérations sont terminées. Les rapports et les procès-verbaux ont été rédigés à l'avance. Je sais comment ça se passe. C'est moi qui les ai écrits, et j'entends le bruit des bottes des sentinelles armées qui montent et qui descendent. Je me dis, on pourrait les couper comme des marionnettes de leurs fils, tirés par des vomissements. Alors elles tomberaient un moment sans bruit à travers le néant, jusqu'à pouvoir mordre quelque chose, quelqu'un, comme une sangsue. Un manteau de sangsues, me dis-je sans savoir pourquoi, et je me

demande si on m'a coupé les paupières. Quelle absurdité. Je prends les larmes pour du sang. Les délibérations sont terminées. Le chef d'accusation est connu. La sentence, irrévocable. Votée à l'unanimité. Un son artificiel transperce mes tempes, découpe ma perception comme une lame. Le processus inévitable doit avoir lieu. Je dois décider...

Ils ont des cheveux fins, doux, je me rappelle parfaitement de cela.

Je dois décider - vite, en quelques minutes - lequel des deux enfants doit être sacrifié. Mais le silence, le silence règne. Ils attendent. Je tente de négocier. Prenez-moi. Ai-je envie de dire. Le bâillon a un goût sucré, sucré et glaireux. Je n'arrive pas à vomir. Quelqu'un demande si je les tiens pour des imbéciles, si je pense que le jugement peut être modifié, que la décision est mauvaise, quelqu'un observe sans ménagement que mon hésitation est fâcheuse, qu'à l'expiration du délai, les deux enfants allaient devoir être exécutés. Dans ce cas, je serais responsable de la mort superflue. Toux spasmodique. Je refuse cette logique. Je respire. Je ne vais pas réagir, je n'existe pas, me dis-je. Ils agitent une montre sous mes yeux, c'est la montre de mon père, je vois le cadran, cherche une issue. Fébrilement les pensées tournent autour d'un centre vide. En ce centre vide je me tiens, moi, debout. Tout dépend de moi. Ils l'ont dit. Dans la poche du pantalon je sens la pièce de monnaie. Je ne sais pas ce qu'elle fait là. J'ai été fouillé, on n'a pas dû remarquer cet argent. Peut-être. Pile ou face, celui-ci ou celui-là. Je lance la pièce, elle rebondit sur le sol puis elle roule, tombe sur l'un de ses deux côtés. Je vois face, j'indique, sans me retourner, l'aîné des deux enfants et je sens son regard pénétrer jusqu'à la moelle de mes os. Mais je vais m'en rappeler, je n'ai rien oublié. A bout de souffle je cherche en moi une image, dans la collection de photographies défraîchies. Vert. Cette fois-ci j'en suis sûr, son iris est vert, de longs cils. Quelque chose se passe, derrière moi, et je crains son regard, son regard qui questionne... Lentement je me retourne. Le garçon n'est plus là. Le son chante, aigu et strident, mon attente d'un amère soulagement. Elle n'entre pas. Rien ne s'efface. Rien ne s'efface enfin, et au milieu des barbelés soudain se tient la fille. Elle existe. Ses tresses sont

rouges. Elle lui ressemble en silence, la fille de A. C'est mon enfant, merde. J'ai tout entendu, j'ai tout noté. Je l'ai épousée, j'ai toujours été auprès d'elle, c'était mon travail de la surveiller. Je l'ai protégée. Je l'ai nourrie, et ses enfants, avec mon travail. La récompense pour le rapport soigneusement rédigé, je l'ai jetée. Je l'ai aimée. Comme sa mort, sa petite mort ridiculement inutile.

Je commence à trembler. J'entends l'appel au secours. Un mot connu, indéchiffrable, comme un cri d'animal. Silence. Attente. Sont-ils encore là ? Oui. Je tremble. Le soupçon se confirme. Ils m'exhortent à décider. Aucun bruit. Je ne veux pas comprendre. La montre. Cette fois-ci j'entends son tic-tac. A nouveau la voix pose la question. Je vois la fille, elle regarde le garçon dans l'autre cage. Elle ne dit rien. Un serpent rampe dans mon palais jusqu'au sinus. Je voudrais être libéré.

Sous les oliviers, dans le demi-jour rampent les ombres. Quand le soleil éteindra-t-il l'horreur ? Que viennent les voiles noires sur de petits bateaux qui avec la lumière entrent dans les ports. Je m'appuie contre le muret de la vigne, j'attends demain, personne n'est auprès des moutons et les ombres rampent et rampent. Mais je ne crains pas les esprits ; les morts ne m'en veulent pas, voyons.

Entre Créon avec quatre mercenaires.

Créon : (*à Hémon*)

Eloigne-toi de celle-là. Elle nous est étrangère.

Antigone : (*à Hémon*)

Ne m'abandonne pas. Qui suis-je sans toi !

Créon : (*à Antigone*)

La ratte, que tu étais pour lui et pour moi.

Hémon : (*à Créon*)

Elle est mienne. Je la tuerai s'il le faut.

Créon : (*lui tend son épée*)

Voici mon épée. Prouve tes sentiments.

Hémon : (*se détourne*)

Sa mort risque de la grandir aux yeux du peuple, qui lui reconnaîtra un droit contre ton refus, alors que son Oui rejaillira deux fois sur nous.

Créon : (*sévère*)

Obéis, toi, et le peuple obéira.

Hémon :

Si mon mariage nuit à l'Etat, je me séparerai d'elle, comme le veut l'usage ; cependant je crois que la punir nous punit davantage. Pourquoi crois-tu qu'elle revendique son acte ? Elle sait, je le crains, d'où elle tire sa force.

Créon :

C'est bien possible. Mais le peuple a beau être sensible, il ne l'aura pas moins oublié quand il te semblera encore l'entendre te parler la nuit. Qui est

Antigone ? demanderont-ils avant que nous ayons à craindre de la voir revenir.

Les mercenaires tuent le troisième mercenaire et lui volent ses habits, ses bottes, fouillent ses poches.

Créon : *(en partant)*

Personne ne vaut qu'on se souviene de lui jusqu'au lendemain. Fais tes adieux. Ensuite, nous parlerons... affaires, et pouvoir. *(Créon sort)*

Hémon : *(à Antigone)*

Aide-moi donc !

Antigone :

Va, Hémon, apprenti de ton père, va. À ton mariage je serai cadavre.

Hémon :

Qu'est-ce que tu dis ?

Antigone : *(crie)*

Toi aussi tu es contre moi, comme le demi-cercle des parents autour de la table, les regards quand je suis partie pour conduire le père à travers la nuit de son aveuglement.

(Hémon s'éloigne lentement d'Antigone) Et quand je suis revenue : la même table, la ronde silencieuse, jamais une discussion. Ma nourrice incarnait-elle votre ordre que je me garde de la tradition ? Oui ? Les enfants du voisinage jouaient dans la rue. *(Crie)* Et ma mère passait par toutes les bouches. Et ma mère passe devant toutes les fenêtres. Etranglée ! En riant ! Toujours. Et toujours !

Hémon :

Tu es folle ! *(HÉMON sort)*

Pendant que le chœur parle, les MERCENAIRES sortent les uns après les autres, dans des directions différentes, munis de leur butin.

CHOEUR DES SANS-ABRIS

A Riga sous la potence, de la neige dans le cou...

Il était mon frère, dit-elle, plus
quand la Gestapo l'a vu embrasser
le cadavre du partisan mort.

L'origine fatiguée, poison de gobelets en terre...

Et le portail de l'église sous le toit de chaume
depuis lequel des femmes en pleurs, se séparant,
ont couru sur la place d'un village, gémissantes,
sous le feu nourri des SS, d'avoir caché,
malgré l'interdiction, les hommes, de les avoir enterrés ?

Autour des sept portes de Thèbes, un oubli,
 l'énigme irrésolu : qu'est-ce qu'un homme ?
 Le sphinx en uniforme, impitoyable,
 sait, sa question est le piège ultime.
 Qui est un homme ? Peut-être le temps mort-né,
 dans le corps duquel on injecte
 du formol, pour qu'en ne sauvant pas
 ceux qui vont naître, animal et testament crucifié,
 il prenne sur lui, en priant, l'homicide
 de la mémoire, ? Jésus vit ! Dis Amen, Grec.

III

*ANTIGONE et le CHOEUR DES SANS-ABRIS. HÉMON et ISMÈNE
 entrent.*

Ismène :

Pourquoi me traînes-tu dehors jusqu'à elle ? Elle ne m'appelle pas. Qui dois-je aider, alors ?

Hémon :

Toi, elle et moi... nous trois, Ismène, formons ensemble une jeunesse contre Créon.

Ismène :

Tu tiens à elle ? Lâche mon bras, Hémon. Ton père...

Hémon :

Que plus tard j'honorerai...

Ismène :

... dont tu es l'obligé, te fera entendre raison. Dis, à quoi aspirés-tu, Hémon, maintenant, à la vérité d'Antigone ou au trône de Créon, qui, à l'abri du tumulte provoqué par ma soeur t'attend depuis longtemps, auquel peut-être tu pourrais accéder plus tôt, tu la soutiens ?!

Hémon :

Je ne sais pas... Pourquoi demandes-tu ?

Antigone : (*à Ismène*)

Quand je vous vois, mon âme devient mortelle. Laissez-moi seule.

Hémon :

Tu me tues.

Ismène : (*à Hémon*)

Tais-toi.

Antigone : (*à Hémon*)

Tu es la corde autour de mon cou et il est grave que tu ne saisisses pas à quel point tu nourris ma peur et mon espoir.

Hémon : (*à Ismène*)

Pourquoi ta sœur n'est-elle plus jeune ? Je partirais avec elle et la suivrais dans chaque mort, à plat ventre je lui demanderais pardon...

Ismène :

Pour toi même, qui sans elle est perdu ?

Hémon :

... si elle pouvait ressembler à la jeune fille que j'ai aimé.

Antigone : (*à Hémon*)

Que veux-tu encore ? J'ai frappé à ta porte !

Ismène :

Il n'a pas dû entendre.

Hémon :

Maintenant je vous entends.

Antigone : *(crie)*

Où étais-tu Hémon ? Où étais-tu !?

Hémon :

Où était ton frère ?!

Antigone :

Étendu devant moi dans la boue !

Ismène : *(à Antigone)*

Lève-toi et viens avec moi. C'en est assez.

Antigone :

Non, laisse-moi. Je reste ici, où seul le mort reste, pour me donner raison.

Ismène :

Nous allons voir. Je vais chercher Créon. *(Ismène s'en va)*

Choeur des sans-abris :

L'autre, le cadavre, moi, moi je le traîne
de l'autre côté de moi-même, sur ma croix. Là-bas.
Lentement sombrent mes corps affaiblis,
mes jambes dans le borbier des documents,
le néant d'aucune forme ; l'autre

c'est moi, je le traîne, le vivant.

A Thèbes des murs naissent des murs,
l'ennemi fuit devant l'ennemi, les derniers extirpent
les cadavres parents des sols.

L'exode de la patrie vers la patrie,
en terre étrangère depuis une autre terre étrangère,
les bagages une bosse, le mal du pays, un dernier butin,
c'est cela la vengeance des vivants.

Je suis l'arrière-garde qui me hait, mon sang.

C'est moi, Orphée, ou n'importe qui,
le billet retour à la main, papier
sur lequel figure le jugement : je dois m'en
retourner seul. J'entends la musique,
le rapport. Derrière moi la femme
crie : Retourne-toi ! Ton pays brûle. Quelqu'un rit.

Un mitrailleur arrière touche le panneau sur le bord du chemin.

Choeur des sans-abris et Antigone :

Moi. Pourquoi moi ? Il n'y a personne d'autre ici. Pourquoi n'y a-t-il
personne ?

Hémon :

C'est à moi que tu parles ?

Choeur des sans-abris et Antigone :

Non. Comment ? La mort est mélancolie ? (*à Hémon*) Oui. Je cherche
Créon. La mélancolie meurt.

Hémon :

Dis moi ce que je dois faire, à la fin !

Antigone : (*regardant ailleurs*)

Je t'aimais. Si mon amour n'était pas faux, cela doit signifier que tu m'attends à présent, non. Si tu m'avais demandé - je le jure - la moitié du monde, je ne t'aurais rien refusé. Est-ce que je mens ? Les morts ne contredisent personne. Je mens. Il faut bien que je mente, puisque je suis en vie.

Hémon :

Donne moi la main.

Antigone : (*à Hémon*)

Elle est pleine de sang.

Hémon :

Que sais-tu du sang ?

Antigone :

Que sais-je de toi ? Et quand tu es parti dans ton pays étranger ensuite, comment se fait-il que je sois restée, moi, ne te rendant visite, inactive, que dans mon souvenir ? Oui, j'ai cru que nous ne formions qu'un. Et pourtant, d'où tirais-je cette certitude. Peut-être n'as-tu eu que du mépris pour mon silence. A présent je le sais, eusses-tu été cent fois mon frère, ma plainte ne pourra pas te délivrer.

Hémon :

Comment ? Tu veux parler du mort...

Antigone : *(doucement)*

Du sang, rien que du sang.

Hémon :

... tu es plus amoureuse de ta clique que de moi, à qui tu as promis ta main ?
Oui, cette main ! Coupe-la, Antigone, cette main : je la jeterai en pâture à
mes chiens.

Antigone : *(se retournant vers Hémon)*

Laisse enfin sortir tes chiens de leur cage, qu'ils protègent ta maison.

Hémon :

Et de qui ?

Antigone : *(crie)*

Va savoir. Du sang peut-être. Va savoir, mon amour.

Le quatrième MERCENAIRE entre.

Hémon : (*soudainement*)

Il faut enfermer Ismène dans sa chambre... car ses intentions, en venant, semblaient claires. (*s'apprête à partir, reste et contemple Antigone*) Que t'ai-je fait ? Qui suis-je ?

Voici venir le garde.

Antigone : (*prise de panique*)

Attends ! Reste avec moi ! (*Hémon part*)

Quatrième mercenaire :

Quelqu'un traverse les ombres du jardin, des pas sur le chemin de sable... Ses pas revenant et revenant sans cesse, le rythme ancien, familier et feutré. Morceaux de verre sous les pieds, dans la plante nue, preuve des danses frénétiques une veille de noces, empreinte sanglante. Je me suis accroché à elle. Nul ne l'a approchée de plus près. Et maintenant, elle est morte. C'est officiel. Maintenant, il ne faut pas interrompre la surveillance. Maintenant, il faut que je la trouve. Maintenant, il faut que j'aie la chercher. Je la vois partout. Je peins ses ombres. Je suis troublé. Je ne peux pas m'expliquer ce qui s'est passé. Mais je suis ici, sans ordre, sur un rivage étranger, sous le soleil, ici, où elle n'est pas.

L'arrestation, la noce, l'instant de la reconnaissance. Elle m'a vu et a fermé les yeux, elle n'a pas dit un mot. Elle était ma femme, ma bien-aimée, ma victime, la cible de mon amour meurtrier. Sous son aisselle j'ai découvert la morsure, la tache de naissance. Elle était couchée sous le couteau, un reflet de lumière jaillit de la lame. Je me suis penché sur elle, ai tenté de l'embrasser. Dormait-elle ? J'ai caché ma tête dans son sein, lentement un bras s'est allongé, m'a-t-elle caressé doucement le front... ou bien des ongles ont-ils lacéré mon dos ? Je crois qu'elle n'avait pas l'intention de se défendre.

Une seconde entière je suis resté seul, sans ma mission, sans penser à rien, moi et son absence de mouvement, son consentement muet à apprendre qui je suis. Une seconde qui ne figure pas dans le rapport, que j'ai tue.

Je suis là. On ne pose aucune question. J'apprécie la grâce de la langue étrangère, l'uniforme étranger, la nature sous mes bottes en cuir, la quiétude d'être ailleurs. Combien de temps encore ? Ce matin quand ma logeuse m'a salué, j'habite une chambre sous un toit déformé, j'ai facilement suivi tout ce qu'elle m'a dit. Pour la première j'ai compris les mots, les gestes. Ce serait dommage d'avoir à quitter ce lieu de mon asile. Personne ne doit me reconnaître. Personne ne doit me comprendre. Espoirs. Ça, j'en ai conscience. Je n'ai pas le droit d'être ici, d'être en plein désarroi, d'être un réfugié. J'ai quitté mon pays avec de faux papiers, en outrepassant mes pouvoirs. Mais ça, c'est interdit. Je suis là malgré tout.

Je voyais en ses pupilles écarquillées comme en deux miroirs. L'une des commissures de ses lèvres était entaillée. Sur son cou, je vis des marques d'étranglement, des traînées bleuâtres. La main droite, qu'elle retira lentement de mon front, était enflée, le poignet et les doigts, ecchymosés. A. me regardait fixement, elle ne pleurait pas, lentement elle détourna la tête. Elle sait qui je suis. Il faut que je termine enfin de rédiger ce rapport oublié, que le fasse parvenir aux services compétents. Au moins ça. Ça se fait. Je n'ai aucun plan, je ne suis pas plus intelligent que je ne le suis, je ne peux pas indiquer la date de mon retour. Je ne sais pas qui de moi doit faire marche arrière, retourner à son poste, ou qui peut rester ailleurs, ici, ou qui va mourir, avant de l'avoir trouvé en moi.

IV

ANTIGONE, quatrième, cinquième et sixième MERCENAIRES. Entre CRÉON, ses mains sont couvertes de sang. HÉMON le suit.

Créon : (*à Hémon*)

J'aurais dû te pousser dans la fosse, peut-être ne serait-ce pas devenu la mienne, si j'avais sacrifié mon propre fils, un traître, encore avant ces furies.

Hémon :

Que veux-tu dire, père ?!

Créon :

Comment, tu ne le sais pas ? Enlève son fichu à ta fiancée et ris. Vous voyez, mon trône est vide ?! Et ? Le renverses-tu, le regard imbécile, ombre déjà de toi-même, dans une flaque ? Traîne-t-il déjà dans la boue ? Assieds-toi dessus, voyons, et connais mon médecin. Fais-toi prescrire le remède par la sorcière qui t'accompagne. Peut-être gagneras-tu alors, de ma maladie, ce à quoi elle aspire, jusqu'à ce que tout ce qui existe vous ressemble et que règne la peste - et ensuite, jouis à ton tour du déclin. Si cela est possible - je le veux. (*Titube*) Regarde moi.

Créon, titubant, tue de son épée le quatrième mercenaire.

Hémon :

Pourquoi m'humilies-tu de la sorte ?!

Créon :

Ne t'es-tu pas ligué avec Ismène, qui n'a cessé de me flatter, semblait obéissante et docile, déguisée en enfant qui a besoin qu'on la protège ? Elle

m'a porté, de ta part, non, un verre de vin empoisonné - Bois, père, bois !- qui a présent me brûle les artères. Dès qu'il s'est mis à agir, je l'ai tuée. De ces mains. Elle est morte. Car on ne m'assassine qu'en échange d'une autre vie. *(rit)* Je ne vais plus rester lucide longtemps. Si je pouvais te survivre, je t'arracherais la tête, lâche.

Antigone : *(à Créon)*

Le sang pour le sang.

Hémon : *(à Créon)*

Je n'ai rien manigancé contre toi.

Créon : *(à Antigone)*

Toi, tais-toi et rejoins bientôt ta soeur.

Antigone :

Je suis la première à vouloir la mort.

Hémon : *(aux mercenaires)*

Aidez mon père, soutenez-le, il est malade ! Et appelez ma mère.

(Le cinquième mercenaire soutient Créon, le sixième va dans le palais.)

Créon : (*à Hémon*)

Comme tu sais bien crier les ordres, déjà. Comme tu sais ce qu'il convient de faire, pendant que meurt ton père . (*au cinquième mercenaire*) Avez-vous déjà, chiens que vous êtes, prêté serment à mon fils, qui vous réunira autour de mes ossements, et qui se fera héritier ? Mon engeance ! Mon propre fils a fini par se dresser contre moi.

Antigone :

Nous allons devoir t'enterrer, Créon, comme mon frère, et ma soeur aussi.

Créon :

Et tous ces cadavres, devant la ville et ici, au milieu des décombres, auras-tu aussi pitié d'eux, hypocrite ! Il faudra que tu vives vieille pour pouvoir honorer chacun et le recouvrir de terre, parce que la coutume le veut.

Antigone :

Ce ne sont pas mes morts qui gisent là.

Créon :

Qu'ils soient tombés t'a maintenue en vie, car si la ville était tombée, tu serais morte.

Choeur des sans-abris : (*à Créon*)

Et ? Tes mercenaires se plaignent-ils ? Murmurent-ils derrière les pelles, Créon ? Sais-tu avec certitude

d'où ils viennent, pour t'enterrer,
 où ils fuiront, l'un devant l'autre ?
 Ton dernier cri, ils l'ont entendu, émus,
 résonner dans leurs tempes pour toujours déjà -
(une seule voix d'homme dans le chœur)
 J'ÉTAIS LÀ, JE L'AI VU SE DÉCHIRER
 ET MOURIR ; MOI, MOI JE LE SAVAIS.-
(tous à nouveau) quand ils ont enterré les autres avant toi,
 comptant les orateurs qui vont te rendre hommage...
 Entends-tu encore leurs rires, quand ils ont eu
 de ta part, à la table d'hôte, une description
 des honneurs rendus à des héros
 dont la mort était bienvenue, leurs cris ?
 Ils riaient, pressentant déjà la teneur de leur discours
 le jour où ta dépouille allait être enfouie.
 Un ange arrive, écrase de son pied,
 comme un cafard, ta montre. Et maintenant
 tu entends haleter les mensonges. Les tiens.
 Ceux qui tu n'aimas pas, ils te dévoreront
 avant que tu ne pues. Ça, c'est certain. Pendant ce temps,
 ceux qui vont naître, et que tu n'as pas élevés,
 encore avant que ne menace ta résurrection,
 rendront leur verdict.

Entre EURYDICE.

Hémon :

Mère. Mère adorée !

Eurydice : (*s'adressant tour à tour à Hémon, à Créon, à Antigone et aux mercenaires*)

A l'intérieur du palais, dans son sang, gît une morte, à demi dépecée. Je l'ai vue. C'est Ismène. M'ont dit les serviteurs. Je ne connais personne, je suis étrangère ici. Vraiment. Était-il mon mari, lui ? Il se meurt. On m'a appelée. Créon ? On a dit que Créon se meurt. Et ? Qui est Créon ? Comment ? Qui est Créon ? Ai-je demandé. Mon époux. Es-tu mon époux ?

Créon :

Viens dans mes bras.

Antigone :

Que c'est risible, deux fantômes qui s'agitent.

Hémon : (*à Eurydice*)

Pardonne moi, longtemps j'ai été loin de toi. Longue a été la guerre.

Eurydice : (*avec véhémence*)

Devant ma porte ! Et me volait mon sommeil. Y étais-tu ? As-tu demandé si j'autorise qu'avec des bouchers tu partes en guerre contre des bouchers ?

Créon :

Comme elle est fière - toujours encore - ta mère.

Eurydice : (*à Hémon*)

Tu es mon enfant ? N'ai-je donc enfanté que des fils ? Je voulais des filles.

Hémon :

Aide-moi donc, le père se meurt.

Eurydice :

Ah, va-t-en au diable. Il se meurt, et alors, tu n'y changeras rien. De lui, rien ne restera, de toi, rien ne restera...

Antigone :

Rien de plus.

Eurydice :

Vous massacrez ou mourez. En quoi cela me concerne-t-il.

Créon :

Tout aurait pu se passer autrement...

Antigone : (*à Créon*)

Ce n'est pas vrai.

Hémon :

Vous me faites frémir d'horreur.

Eurydice : (*à Créon*)

As-tu été mon époux, jadis ?

Hémon : (*à Créon*)

Père, lève toi !

Eurydice : (*à Créon*)

Je vais te dire ce à quoi je pensais, toutes ces nuits, que je te suffisais, couchée sous toi. Je me disais, une malédiction pour chaque secousse. Je me disais, plus aucun fils pour aucune mère, et pour l'éternité, plus aucune fiancée pour aucun homme, aucune réconciliation, aucun pardon. Telle était ma prière à tes dieux, Créon.

Antigone : (*à Hémon*)

Et plus aucun espoir, plus aucune raison de ne pas incendier sa propre maison, les lits de l'entendement. Et plus aucun amour non plus.

Eurydice :

Et plus aucun amour meilleur, (*à Antigone*) ni aucune parenté. Aucune naissance, aucune goutte de lait pour les enfants. Fini, l'avenir, plus aucun temps nouveau ! (*riant*) Vivent les morts, vivent leurs os !

Antigone : *(crie)*

Où étais-tu, Hémon, quand j'étais le champ sous les socs de ses valets ?!
Comment as-tu protégé la fiancée ?

Eurydice :

Elle criait.

Antigone :

Comment m'as-tu vengée ?! Par la mort de Créon ?!

Hémon :

Ismène en est la seule coupable.

Eurydice : *(à Hémon)*

Dès que je t'ai vu, encore en couches, nu, j'ai maudit l'amour maternel.
Soucieuse je vous ai vu toi et ton frère devenir des hommes, là, sur ce sein,
je vous ai élevés. Crois-tu que je sois folle ? Je sais parfaitement quelle est
ta lignée et je connais ton nom.

Créon :

Tais-toi donc. Arrête de parler !

Eurydice :

Lui, là, c'est mon époux, et en-dehors de lui, dans la maison, quelqu'un saigne. (*à Hémon*) Que veux-tu ? Monter sur le trône ? Toi qui ne sait rien ? As-tu déjà au moins pleuré le sort de ton père ? L'as-tu fait ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Hémon :

Il est encore en vie !

Eurydice :

Mais non !

Hémon :

Est-ce moi qui ai donné l'ordre de punir le mort ? Est-ce moi qui suis allé le trouver pour étancher sa soif de poussière avec de la poussière ? Est-ce moi qui...

Eurydice :

Je veux te survivre...

Créon : (*à Eurydice*)

Tais-toi !

Eurydice : (*à Hémon*)

... et, veuve, te le voler, ce trône. Tu ne voulais pas le tuer, ton père ? Tu n'avais aucune mauvaise intention ? C'est bien. À partir de maintenant, je vais faire une croix sur chacun de tes plans.

Hémon :

Est-ce que j'épie mes parents comme tu m'épies ? Ai-je assassiné mon père pour ma fiancée ? Cette main a-t-elle donné du poison à Ismène ?

Antigone :

Comme tu es dans ton droit et irréprochable !

Créon :

Je ne veux pas qu'une femme règne sur Thèbes. (*il tire son poignard*)

Eurydice :

Il meurt.

Hémon :

Il meurt !

Antigone :

Pour quoi ?!

Créon : *(d'une voix de mourant, à Eurydice)*

Viens avec moi. *(il poignarde Eurydice, elle essaie de se relever, ses mains cherchent désespérément à agripper quelque chose, Créon meurt.)*

Antigone : *(crie)*

Assez !

Eurydice : *(mourant)*

Qui est là ? Ne voyez-vous rien ? N'entends-tu rien, Hémon ? Ton père me parle. Il crie : ma mort s'appelle Hémon. Hémon, et non Ismène. *(elle meurt.)*

Antigone :

Cela suffit ! Assez ! Je n'en peux plus !

Cinquième mercenaire :

Avant de fuir, j'ai rencontré mon supérieur, l'officier de liaison, à l'endroit habituel. Nous étions assis à un bout du restaurant, sous un haut-parleur. La pluie coulait en traînées sales par-dessus les inscriptions écaillées qui recouvraient la surface extérieure des grandes vitres. Bon, très bien, a-t-il murmuré, continuez votre surveillance comme convenu. Les troubles qui ont éclatés ces derniers temps, nous les étoufferons dans l'oeuf. Dans l'oeuf. Je fixais des yeux mes doigts, qui martelaient nerveusement la table. Derrière nous, une porte s'est ouverte. Une personne de sexe masculin est entrée, plus jeune que moi, en tenue d'ouvrier. Il est passé devant nous, sans nous regarder, et la façon dont il a négligemment écarté la chaise de la table, avec

son pied, m'a irrité. Son corps exprimait un flegme, une sorte d'indifférence à l'ordre, à l'agencement des choses. La nappe a glissé au sol lorsqu'il s'est assis. Bien que sa coiffure et son apparence extérieure démentaient le geste larmoyant, presque provocant de son pied, j'étais certain que cette personne ne respectait et ne soutenait ni notre Etat, ni la société.

Antigone :

Maintenant, je pourrais aller chercher la bêche.

Hémon :

Oui, va.

Antigone :

Je ne veux pas. Et je ne sais plus pourquoi.

Hémon :

Ton frère...

Antigone :

Oui, mon frère. Tu sais quoi... (*contemple les morts*) je ne veux plus en toucher aucun, de ceux-là.

Hémon :

Viens, rentre avec moi.

Antigone :

Qui sommes-nous, Hémon ? Des assassins ?

Hémon :

Non. Des gens.

Antigone : *(rit)*

Chante moi une chanson, matin. Je n'ai plus de voix. Es-tu là ?

Hémon :

Mon père...

Antigone :

Ils vont tous pourrir rapidement . Laisse les.

Hémon : *(à Créon, mort)*

Que me conseilles-tu ? Réponds ! Es-tu devenu sourd et muet !?

Antigone : *(à Hémon)*

Et derrière mes yeux, la mer monte, un petit être s'y noie, l'enfant que je porte...

Hémon :

Arrête de parler. Maintenant tu as ce que tu voulais. Toi et moi demeurons à la fin. Quelle conclusion en tires-tu ?

Antigone :

Il vont venir et me lapider. Quelques uns vivent encore, même si beaucoup sont morts. Le peuple m'accusera. Je le sais.

Hémon :

Ils ne savent même pas qui tu es. Allez, viens.

Antigone :

Il faut quand même pouvoir changer quelque chose.

Hémon :

Oui ?

Antigone :

Je veux vivre encore une fois, Hémon, tu entends. *(Pause)*

Il faut pouvoir survivre à la vérité... *(Pause)*

Suis-les, si tu as quelque estime pour toi-même... *(Pause)*

Suis-les, si tu as quelque estime.

Décamper, décamper, la vieille rengaine. *(à Hémon)*

Où es-tu Hémon ? Moi, mon amour, je reste ici.

Et moi, mon amour, je reste ici. Je ne veux pas mourir.

Hémon entre lentement dans le palais par le portail. Le cinquième mercenaire observe Antigone, qui s'est effondrée au sol.

Cinquième mercenaire :

A côté de moi était assis l'officier, sûr de lui, patient. En apparence. Ma paupière droite s'est mise à trembler. Comme d'habitude, la question de savoir si quelqu'un pouvait remarquer le tressaillement entre le coin extérieur de l'oeil et le sourcil me tracassait. Mais... ai-je commencé. Racontars. M'a-t-il immédiatement coupé. Les muscles de son visage se sont raidis. Ils sont tous avec nous, nous contrôlons absolument tout. Des troubles passagers, dont nous allons pouvoir tirer avantage. Ne vous faites aucun souci, voyons. Il a vidé son verre. Une jeune femme, je ne l'ai pas vue entrer, s'est approchée de l'autre table. Elle portait une robe de dentelle blanche, ses cheveux blonds étaient étonnamment courts. Son apparition quelque peu intempestive en ce lieu à cette heure troua le voile gris de fumée froide. Elle s'assit. Rires. L'homme prit sa main. J'observai comment, sous la table, elle enleva ses chaussures à talons et plia ses pieds dans un sens puis dans l'autre, comme les femmes dans les longues files d'attente des magasins, quand leurs attaches légèrement enflées leur font mal. Elle ne portait pas de bas. Ne vous laissez pas troubler, pas même par la perte temporaire de vos lieux de rendez-vous et de vos contacts, si cela devait arriver. Achevez votre mission, et surtout remplissez là jusqu'au bout. L'officier se leva. Il partit. Je le suivis du regard. Je remarquai qu'il boitait légèrement de la jambe droite. La femme buvait un thé noir au citron, un rire clair et franc sortit de sa bouche, tomba par terre, comme du verre. Pourquoi riait-elle. Je devins nerveux. Apparemment, elle avait mis du rouge étranger sur ses lèvres, le rouge intense adhérait aux lèvres, bien qu'elle fumât et bût il ne tachait ni le rebord de la tasse ni le filtre de sa cigarette. Je frissonnai. Je crus que quelque chose allait arriver. Bientôt. Les deux, l'homme et la femme, ne

cessaient de regarder dans ma direction. A l'extérieur, sous la pluie, une ombre rendue floue par la buée frappa contre la vitre. La femme tourna la tête, fit un signe. La personne, une femme aussi apparemment, montra quelque chose de sa main, refit le signe. En vain. L'homme fit non de la tête. Une fraction de seconde j'imaginai que la femme sous la pluie était peut-être A., alors que disparaissait sa frêle silhouette. Se pouvait-il que je n'aie pas reconnu son visage ? Les deux autres me regardaient à présent, ils souriaient. Je leur rendis leur sourire, l'air de rien, bien que ma paupière semblât trembler toujours plus fort. Dans leurs yeux, pas la moindre trace d'un soupçon.

Je me souviens. Les mouches mortes étaient devenues des vers, les vers sont devenus des mouches. Je me souviens parfaitement. Les mouches recouvraient le corps décapité de A. Je payai et partis. Je couvris mon départ.

Je suis assis sur la terrasse, le vent court entre les grappes, les feuilles frémissent doucement. Le danger est passé. Il fait jour, il fait clair, beaucoup trop clair pour les yeux. Ce soir, comme aux soirs à venir, j'ai craint d'être surveillé, d'être la cible, ma propre cible, et celle de tous les autres.

Le cinquième mercenaire se tourne vers Antigone, s'approche d'elle, sans un regard, sans un geste et la frappe avec la crosse de son fusil. Cela se produit rapidement, presque en passant. Il tire une balle dans la tête d'Antigone et arrache le bijou qu'elle portait à son cou. Puis il s'en va. A l'horizon, le soleil se lève lentement. Le chœur des sans-abris répète dans un murmure les dernières lignes du texte d'Antigone, jusqu'à ce que son murmure devienne le vacarme d'un chantier. Un coq décapité traverse la scène.

NOIR